

mais la puissance pontificale restaient à peu près invariables. On ne voit rien qui frappe plus dans l'histoire que cette immutabilité de la papauté. Le gouvernement civil a, vingt fois, dans les quatorze siècles de la vie de la France, modifié sa forme, ses principes et son action; la papauté est restée la même. Elle a pu être plus ou moins libre, plus ou moins brillante, elle a même pu prendre des caractères, des rôles divers, suivant la diversité des circonstances et par un effet du caractère personnel des pontifes. Elle est restée invariable comme institution.

Je m'aperçois que je fais un panégyrique, quoique je me sois défendu de le chercher. C'est qu'un tableau du rôle de la papauté, à quelque époque que ce soit, ne peut guère être autre chose, et j'en prends à témoins tous les écrivains allemands de l'école protestante, les Ranke, les Hurter, les Voigt, qui, après Leibnitz, sont arrivés à cette conclusion. Mais s'il fallait penser, comme le font de nos jours quelques esprits, dans lesquels il y a autant de chimère que de grandeur, qu'on doive retourner au moyen-âge, parce que les institutions du moyen-âge étaient plus parfaites, ou comme on le répète, plus chrétiennes que les nôtres, je crois que j'aurais réfuté d'avance une pareille opinion. La papauté n'était pas alors autre qu'elle n'est aujourd'hui; l'église non plus. La société seulement était plus barbare, plus ignorante, plus violente. Est-ce là qu'il faudrait revenir?

Sans doute, on reconnaît, on proclame même quelques-uns des grands progrès accomplis depuis cette époque: l'unité de la France, que nos rois du moyen-âge créaient avec tant de peines et de persévérance; la supériorité de nos institutions judiciaires, celle des arts, celle des inventions de toute nature, celle de la science, celle de la richesse. Nier cela, ce serait nier le soleil. On peut, avec infiniment d'esprit, soutenir une gageure hardie par quelques brillants paradoxes, et se faire à outrance le *laudator temporis acti, censor castigatorem minorum*. Mais Horace a fait justice depuis longtemps de cette science prétendue, qui n'est, au fond, que la témérité de l'ignorance.

« Jam saliare Numæ carmen qui laudat, et illud
Quod mecum ignorat, solus vult scire videri. »